

Et ne croyez pas que tout ceci soit affaire de sentiment. Il y a une manière de se faire obéir et aimer, comme il y a une manière de se faire redouter et haïr. Évitez la surveillance tracassière, les réprimandes hautaines, les punitions injustes, les défiances persévérantes, les partialités injurieuses ; aimez votre jeunesse, laissez-la souvent à sa conscience, sachez pardonner aux larmes du repentir, soyez bon et sans rancune envers les faibles, appartenez à tous également : à cette condition, vous serez un père de famille, et des hommes libres grandiront sous votre toit.

Le savoir.

Qui ne comprend aujourd'hui la nécessité du *savoir*? Peut-être fut-il une époque où l'humilité se complaisait dans la médiocrité ; aujourd'hui, dans l'impasse redoutable que nous traversons, chacun de nous comprend que nous ne serons jamais trop bien armés pour la lutte. A moins qu'elle ne tombe dans un caractère pédant, la science ne dégoûte point des fonctions religieuses ; comme elle anoblit l'âme, elle l'aide, au contraire, à persévérer dans les occupations les plus humbles. Non seulement elle anoblit, mais elle rend heureux, elle rend honorable aux yeux du monde, elle accroît l'influence apostolique du maître.

Pour que la science soit départie dans une large mesure aux jeunes aspirants, qu'on leur donne pour maîtres les religieux et les prêtres les plus éclairés. Ce choix doit se faire avec une grande sollicitude :

ne serait-il pas regrettable qu'on introduisit dans le personnel des petits séminaires des ecclésiastiques signalés à l'administration par leur défaut d'âge ou de maturité? La vocation d'un professeur doit dépendre de ses aptitudes personnelles, et non des circonstances plus ou moins délicates qui l'enveloppent. — Les meilleurs maîtres ne sont pas toujours ceux qu'on nomme de bons *classiers*, d'une exactitude irréprochable dans leur besogne ; car les enfants ont surtout besoin de penseurs et d'initiateurs. Je trouve excellente l'ambition de conquérir des diplômes ; mais, si elle devient trop absorbante, cette préoccupation arrête l'essor de l'esprit et dessèche la sève de l'âme. Ce sont des apôtres vivants et non des blocs étiquetés que les besoins de l'Église réclament ; or, la vie ne s'allume qu'au contact de la vie, comme la flamme au contact de la flamme.

Le maître intelligent ne vise point à charger la mémoire de ses élèves, mais plutôt à ouvrir leur esprit à la pensée personnelle. Pour y réussir, il suffit presque qu'il pense et qu'il travaille lui-même. Ses procédés sont simples : il cause souvent avec ses élèves ; il cherche, en chaque question, à mettre en relief les efforts de l'esprit humain racontés par l'histoire, il fait aimer la lecture. Ces moyens sont, à des degrés divers et suivant la compétence des maîtres, à la portée de tous. Je souligne en particulier l'amour de la lecture comme le vrai secret d'élargir les âmes et de faire goûter l'étude.

Mais, direz-vous, en procédant de la sorte, le

maître avancera lentement dans l'explication de son programme. — Sans doute; mais cela n'est point inquiétant. D'abord les programmes sont faits pour les âmes, et non les âmes pour les programmes. Ensuite, cette bienfaisante lenteur évitera le surmenage, cette rouille toute moderne qui fait de si profonds ravages dans la santé et dans les facultés intellectuelles.

La piété.

Enfin la *piété* est l'atmosphère divine que doit respirer l'âme de l'enfant. De la piété naîtront pour lui les joies pures, les enthousiasmes ardents, toutes les énergies morales. A cet âge encore tendre, où les jouissances sensibles sont indispensables au tempérament, donnez satisfaction, par des fêtes splendides et des cérémonies touchantes, à ce besoin de la nature. De ces impressions religieuses, de ces touches de la grâce, il restera des traces que n'effaceront point les vagues tourmentées de la vie réelle. Faites que rien ne rende l'enfant plus heureux que les choses de religion.

Sous ce mot de piété ou de formation religieuse, il faut entendre deux choses : l'instruction et les pratiques. Pour être sérieuse et bien vivante, l'instruction doit être donnée graduellement par un maître spécial, qui ait reçu, pour ce ministère, une formation professionnelle. Eh quoi ! chaque division de l'enseignement aura un professeur spécialiste dans sa partie, qui soit tout pénétré de sa partie, et l'en-

seignement religieux serait abandonné, comme une occupation parasite et de surcroît, à des professeurs qui ont l'esprit lié à d'autres sujets? — Les pratiques doivent être modérées, mais bien faites; que les prières soient courtes, mais qu'elles soient un cri de l'âme; que les communions se fassent comme chaque confesseur le jugera à propos, mais qu'elles portent du fruit.

Qu'on évite seulement les excès du zèle. Ainsi une théologie trop abstruse rendrait la foi pénible, la religion fatigante, et soulèverait des difficultés intempestives. Une piété trop méticuleuse, des exercices trop prolongés, des communions trop multipliées, lasseraient l'âme et dessécheraient, par la routine, un cœur qu'il faut garder libre et entier pour le noviciat.

Grands séminaires et noviciats.

Dans la culture des vocations, la phase la plus importante est celle du noviciat et du grand séminaire. Tout ce qui précède n'en est que la préparation; là s'opère le travail qui donne à l'âme sa forme définitive, sa valeur utile. Période très délicate à traverser, celle où la plante est en fleur, où le fruit va commencer; un mauvais jour, un ciel sombre, une pluie battante, un rien peut compromettre la moisson. Il en est de même pour les âmes : le temps du noviciat clérical ou religieux a une influence décisive sur leur avenir.

Assurément, l'espace en est trop restreint pour qu'il soit possible de tout commencer et de tout conduire au plein achèvement. Du moins, c'est dans la vie du prêtre et du religieux l'époque où une vive impulsion est donnée à toutes les qualités de l'apôtre. Les vertus en voie de développement s'avancent et se fixent, les habitudes religieuses se contractent, les défauts se corrigent, l'élan est donné pour toutes les œuvres apostoliques. Là se façonne le religieux et se dresse l'homme d'action.

Les maîtres de noviciat et les directeurs de séminaire qui donnent à l'œuvre des vocations ce suprême couronnement connaissent leurs obligations. Si je les rappelle ici, c'est surtout pour le bien de leurs subordonnés, qui doivent concourir à cette œuvre de formation et la poursuivre activement durant toute leur vie. N'ayant point la prétention d'écrire un traité d'ascétisme, je ferai seulement quelques remarques sur les points essentiels.

Pour former le religieux, il faut lui donner de la conscience, du caractère, de l'esprit intérieur. Pour former l'apôtre, il faut allumer en son âme le zèle apostolique et lui communiquer le savoir professionnel.

La conscience.

Je mets la conscience en première ligne, parce que, sans elle, les plus riches qualités humaines n'auraient aucune valeur aux yeux de Dieu, et ne produiraient aucun fruit utile dans la religion. Comment les supé-

rieurs pourraient-ils compter sur nous, s'ils n'étaient assurés de la droiture et de la fermeté de notre conscience?

La conscience est cette disposition d'âme qui nous fait agir pour Dieu et non pour les hommes, sous le regard de Dieu et non sous le regard des hommes. L'homme de conscience est conduit par le seul amour du devoir et non par la crainte des jugements humains. Il est aussi régulier dans le secret que sous les yeux du public. Pour le retenir dans l'obéissance, il suffit que Dieu connaisse ses actes, juge ses intentions. Que les hommes l'estiment, le délaissent ou même le jugent à rebours, peu lui importe, pourvu qu'il n'ait point failli à son devoir, pourvu qu'il n'ait point blessé le regard souverainement pur de Dieu. Il a horreur du mal à cause du mal même, et non à cause du mépris et de la disgrâce qu'il pourrait encourir. Une imperfection l'inquiète parce qu'elle est une imperfection, et non parce qu'elle peut mener à de fâcheuses conséquences. Le bien lui plaît et l'attire, soit parce qu'il est beau, soit parce qu'il est voulu de Dieu, et non parce qu'il attire l'estime des supérieurs et procure de l'avancement.

Oh ! que de telles âmes sont précieuses pour une communauté ! Quelle paix éprouvent des supérieurs en leur confiant une mission délicate, en les chargeant d'obligations assujettissantes, en les jetant au milieu d'inévitables périls, en les abandonnant à leur propre initiative ! Si je n'ai aucune garantie de votre conscience, que penserai-je de vous, lorsque

vous serez votre seul maître, lorsque vous serez dérobé à tous les regards, lorsque votre action échappera à tout contrôle ? Je ne sache pas qu'il y ait un point qui doive plus attirer la sollicitude d'un directeur de jeune novice, clerc ou religieux.

Aujourd'hui, il faut y veiller plus que jamais, car bien des occasions se présentent où l'enfant est porté à déformer sa conscience. L'éducation des internats, collèges ou pensionnats, prête beaucoup à cette déviation d'âme. La surveillance y est active, continue ; les punitions sont une menace perpétuelle pour tout élève qui suivra les instincts remuants de sa nature. Cependant le besoin d'initiative et de mouvement le presse d'échapper à la contrainte ; il tente alors d'éviter et la loi et les pensums ; s'il manque à la loi sans se cacher, il est victime du pensum ; comment ne dissimulerait-il pas ? Il dissimule en effet, et bientôt s'établit en lui cette persuasion qu'il n'est point coupable, s'il n'a point été pris. Des habitudes de ce genre paraissent insignifiantes dans un écolier ; dans un novice, dans un religieux, dans un prêtre, elles seraient désastreuses.

Depuis que la loi néfaste du service militaire jette nos jeunes gens à la caserne, ils sont exposés à perdre cette rectitude de conscience. La discipline militaire, on le sait, n'est qu'une chose de parade ; c'est un mot d'ordre parmi les soldats qu'il faut se soustraire tant qu'on peut à ses tyranniques exigences. D'ailleurs, c'est une loi reçue qu'on n'est coupable que si on a été vu. Nos jeunes soldats,

clercs ou frères, subissent fatalement l'influence de ces mœurs abaissées ; je dirai même qu'en résistant à la tendance générale, ils se condamneraient à un servage insupportable. — Mais ne voyez-vous pas quelle en sera la conséquence ? Après un an ou trois ans, durant lesquels un jeune homme aura pris l'habitude d'éviter toute corvée non imposée, êtes-vous sûr qu'il prendra tout devoir au sérieux, qu'il agira sous le regard de sa conscience comme sous le regard menaçant du chef ? Il y a là un danger réel, et j'ai entendu des chefs de communauté se plaindre que de jeunes soldats fussent revenus de la caserne avec une conscience moins délicate.

Si je signale le péril, c'est pour mieux fixer l'attention sur un point capital. Attachons-nous donc à développer d'abord la conscience dans les jeunes novices que nous formons. Soit dans la direction publique, soit dans la conversation intime, revenons sans cesse sur ce sujet. Que la maxime favorite des clercs et des religieux soit le mot de saint Paul : « Les jugements des hommes m'importent peu ; celui qui me juge, c'est le Seigneur. »

Pour les former à ce sentiment de la responsabilité personnelle, il faut éviter de les envelopper d'une surveillance trop active. Tant qu'un regard humain les poursuit, ils ne sentent pas l'action du regard divin. Ce serait une grande erreur de surveiller pour prévenir les désordres dans les noviciats ; car l'expérience a montré que les désordres se multiplient à mesure que la surveillance devient plus intolérante.

S'il y a des désordres, vous arriverez toujours à les connaître et à les corriger. Des enfants qui se cachent, voilà le désordre par excellence dans un noviciat ; à tout prix, supprimez-le. Ce bon air de famille qui plaît tant dans les religieux, ce bon usage de la liberté qui garantit la sainteté de vie, cette délicatesse qui craint les moindres infractions, tels seront les heureux fruits de votre largeur de direction.

Le caractère.

Chacun sait que, dans la formation religieuse, le caractère doit être l'objet de soins journaliers. En corriger les défauts, en augmenter les ressources, c'est presque en cela seul que consiste tout le travail du noviciat, vers ce but que tendent tous les efforts. On y pense chaque matin dans les résolutions de l'oraison, on en cherche les défaillances dans l'examen de conscience du midi et du soir, on prie et on communie pour que Dieu nous aide à le refaire.

Mais, pour déterminer au juste les défauts qu'il faut extirper, les qualités qu'il faut acquérir, il est évident qu'un directeur doit d'abord se faire une idée juste et complète du vrai caractère. Faute d'y avoir suffisamment réfléchi, plusieurs, je le crains, suivent des voies fausses, arrachent ce qu'il faudrait cultiver, produisent la mort là où il faudrait créer la vie. Trois qualités me paraissent bien dessiner, une fois la conscience formée, le portrait du prêtre et du religieux : l'initiative, la fermeté, l'obéissance.

J'explique ma pensée par une comparaison familière. Quand le jardinier veut astreindre la vigne à étendre ses branches sur le treillis qu'il a dressé le long d'un mur, soit pour la mettre à l'abri des vents froids, soit pour lui faire porter des fruits plus abondants, il attend qu'elle bourgeonne, que la jeune tige ait pris de la consistance ; puis il l'attache aux barreaux du treillis. Il laisse à la nature le soin de bourgeonner ; le bourgeon une fois grandi et fortifié, il l'assujettit à la règle tracée, sans toutefois entraver la poussée de la vie ; il règle et utilise la vie, mais il sait que la gêner serait tout perdre.

Ainsi doit procéder le directeur des âmes religieuses. Les règles et les constitutions dont il est dépositaire sont des cadres puissants destinés à soutenir et à diriger la vie : malheur à lui s'il en use pour étouffer le bourgeon qui sort et arrêter la sève qui monte ! Et pourtant je ne suis pas assuré que jamais une main imprudente ne froisse et ne tue, sous prétexte de règle, la plante qui bourgeonne. Mettre en première ligne l'obéissance, dire à tout propos que l'obéissance est le moyen unique de faire des saints, que, pourvu qu'on obéisse, on fera toujours œuvre utile dans l'Église, n'est-ce point parfois étouffer la vie et énerver la force des âmes ?

A Dieu ne plaise que je parle contre l'obéissance : elle est sainte, elle est essentielle, elle fait rendre aux âmes cent pour un. Avec tous les maîtres de la vie spirituelle, j'en reconnais l'absolue nécessité. Mais l'obéissance suppose un sujet qui obéisse ; et, ce

que je déplore, c'est qu'on ne songe pas assez à faire pousser, à faire grandir ce sujet; ce que je crains, c'est qu'aux cadres des règles on n'attache que des tiges mortes ou mourantes. La vérité est qu'il faut mener de front et traiter avec une égale bienveillance l'initiative, la fermeté, l'obéissance : l'initiative, pour que toute âme déploie toute sa vigueur; la fermeté, pour que la vie prenne une direction stable; l'obéissance, pour que les ressources de l'âme soient abritées contre toute déperdition et soient appliquées au plus grand bien de l'Église et des âmes.

*
**

Ayez donc en grande estime l'initiative des jeunes gens. Parce que souvent elle s'est fourvoyée dans des esprits faux, l'initiative est tenue en suspicion: vous, au lieu de l'étouffer, développez-la en la dirigeant. Même en suivant les règles les plus minutieuses, l'âme peut donner un libre cours à son initiative: dans la prière, elle est maîtresse de ses pensées et de ses intentions; dans son travail, elle gouverne ses idées et distribue l'accomplissement de son devoir. D'ailleurs, aimez à laisser, dans tous les exercices, une part à l'initiative privée: dans la direction, vous vous rendrez compte de la façon dont on en use. Ainsi formé de bonne heure à bien user de son initiative, le prêtre ou le religieux saura entreprendre plus tard: il ne sera pas réduit au rôle stérile d'un exécuteur automatique des ordres venus de plus haut. Il n'est pas une situation où, sous la

direction générale des règles, l'apôtre n'ait besoin des inspirations de son initiative.

*
**

L'initiative ne vaut néanmoins que par la fermeté qui la suit. Sans cette fermeté, les caractères entreprenants ne feraient rien aboutir. Dans les Œuvres, il y a plus de mérite à continuer qu'à commencer: suivre un plan déterminé coûte plus que de le concevoir. La fermeté du caractère consiste surtout dans l'esprit de suite, dans la logique des œuvres. Pour y former les jeunes gens, il faut qu'ils ne passent pas légèrement d'une occupation à une autre, qu'ils reprennent tous les jours les mêmes résolutions, qu'ils ne lâchent un défaut qu'après l'avoir extirpé, qu'ils mettent à exécution chaque jour précisément ce qu'ils ont résolu le matin, qu'ils ne reculent pas devant une difficulté. Là surtout se reconnaît l'action du directeur, qui doit à son tour être constante et logique. Cette qualité maîtresse une fois acquise, le jeune religieux sera fort contre ses variations d'humeur, contre les lassitudes dans l'accomplissement du devoir, contre les tentations surgissant des peines inséparables de sa vocation.

*
**

Mais, sans l'obéissance, l'initiative ne serait que déviation, la fermeté ne serait qu'entêtement. Dans le ministère apostolique, c'est l'obéissance qui règle les occupations, c'est l'obéissance qui bénit les nobles

entreprises, c'est l'obéissance qui abrite contre le monde, c'est l'obéissance qui rend l'âme victorieuse de la chair, du monde et du démon. Aussi faut-il la faire chérir comme une douce gardienne dès le temps du noviciat. Montrez qu'elle n'arrête point l'essor de la nature, qu'elle la dirige seulement ; montrez que le parfait accomplissement des moindres règles fortifie l'âme, au lieu de l'affaiblir, parce que l'obéissance protège l'homme contre ses propres faiblesses.

Tel est donc le caractère qu'il faut former dans les noviciats : heureux assemblage d'initiative non comprimée, de fermeté bien dirigée, d'obéissance fidèlement embrassée.

L'esprit intérieur.

Abordons maintenant la partie la plus intime de la formation religieuse. Elle est mystère pour les gens du monde qui n'ont plus le sens chrétien. Elle suppose pour le jeune novice une vraie initiation à quelque chose qu'il ne soupçonnait pas. On l'appelle esprit intérieur, vie intérieure, ou simplement intérieur.

Les philosophes connaissent un peu la vie intérieure. Tandis que la plupart des hommes sont extériorisés et répandus parmi les créatures, les psychologues habitent dans leur âme, en surveillent les mouvements, en analysent tous les actes. Mais la connaissance qu'ils acquièrent est purement spéculative ; elle a peu d'influence sur la pratique.

Le premier acte du religieux consiste aussi à se replier sur lui-même, à se connaître, à discerner les pensées et les désirs conformes ou contraires à la sainteté. Il attache tant d'importance à cette connaissance de lui-même que, suivant le conseil de saint Ignace de Loyola, il examine sa conscience plusieurs fois par jour, tient une note exacte de ses défaillances, et compare ainsi les journées qui se succèdent. Lorsque, chaque semaine, il se présente au tribunal de la pénitence, il est en mesure d'exposer clairement son état et d'appliquer à des plaies bien nettement connues le remède du sang divin.

Si le religieux ne trouvait que lui seul au fond de son âme, il pourrait s'attrister de ses insignifiances et s'inquiéter de ses faiblesses. Mais il sait par la foi que Dieu est au dedans de lui, et ce commerce divin le rassure et le reconforte. « Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, nous viendrons en lui, nous fixerons en lui notre demeure. » Saint Paul a commenté la parole du Maître : « Vous êtes le temple de Dieu, dit-il aux fidèles, et l'Esprit-Saint réside en vous. » Or le religieux est en état de grâce sanctifiante, il sent même que l'amour du Christ pénètre les fibres les plus intimes de son cœur : il est donc le temple de Dieu. Donc, chaque fois qu'il rentre au dedans de lui-même, il y rencontre l'auguste Trinité : il communique avec les divines Personnes. Plus il fait silence, plus il entend leurs paroles ; plus il se retire du monde, plus il jouit de leur présence. Là est le secret des joies ineffables que procure le recueillement, le se-

cret des délices que goûtent les âmes intérieures dans les profondes solitudes. C'est là aussi le cœur de la vie spirituelle à laquelle les directeurs doivent initier les novices et les clercs.

Il est aisé de concevoir en quoi consiste la pratique de la vie intérieure. L'esprit intérieur nous invite sans cesse à rentrer en nous-mêmes pour y adorer Dieu présent. Dans nos doutes et nos hésitations, nous nous éclairons au foyer de lumière allumé par la grâce au dedans de nos cœurs : à ceux qui consultent humblement cet oracle divin sont données des réponses qui les dirigent prudemment. Ce ne sont pas des révélations nouvelles qui nous sont faites, mais des paroles évangéliques qui nous sont répétées. — Dans nos peines et nos persécutions, nous allons puiser la consolation dans cette source de bonté ouverte au fond de nos âmes : suivant la belle expression des Saints Livres : « Dieu passe une main paternelle pour essuyer nos larmes. » — Avons-nous péché ou du moins manqué d'énergie ? nous allons encore à ce centre de vie : nous sentons qu'une main miséricordieuse se lève sur nos têtes pour nous pardonner, qu'un bras compatissant supplée notre faiblesse et nous rend les forces.

J'en appelle à tous ceux qui pratiquent la vie intérieure : ils savent quelles joies on goûte à vivre près de Dieu, quelle énergie on acquiert dans ces relations intimes. Ce que les fidèles savent être des réalités très fondées, les profanes peuvent le prendre pour des suggestions vaines et illusoire du senti-

ment. Mais les actes sont la pierre de touche de ces hautes et divines réalités. Combattre ses passions et les vaincre, triompher de sa volonté propre, mener sans interruption une vie de sacrifice et de dévouement, cela dépasse la nature et trahit un plus grand que nous qui vit au dedans de nous.

Pour rendre plus objective encore cette présence de Dieu en nous, nous pouvons y adorer avec la foi le Sauveur Jésus. Nous suivons de la sorte la doctrine de saint Paul, qui disait : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Alors Jésus nous apparaît régnant sur le trône de notre cœur, commandant à toutes nos facultés, empruntant tous nos organes pour servir son Père et sauver les âmes, parlant par nos lèvres, agissant par nos mains, achevant en nous l'œuvre de la Rédemption commencée au Calvaire.

Ces formes de la vie intérieure sont à la fois très légitimes, très consolantes et très fécondes. Les âmes qui s'y attachent font de rapides progrès dans les vertus. L'effort coûte si peu sous l'influence de telles pensées ! Que jamais les directeurs ne se lassent d'y ramener les âmes qui leur sont confiées.

* *

Il est aisé de saisir la raison des exercices religieux qui prennent tant de place dans les séminaires et les noviciats. Ils sont tous ordonnés à cette fin : former l'esprit intérieur.

Dans la méditation de chaque matin, l'âme s'en-

tretient avec Dieu. Elle ne le cherche point au loin : elle l'adore et l'écoute au dedans d'elle-même. Elle prête l'oreille à ses instructions, elle expose ses besoins, elle renouvelle ses promesses en des résolutions précises.

Durant la sainte messe, elle se place au pied de la croix, assiste au sacrifice qui se renouvelle sur l'autel, recueille, pour se purifier et se nourrir, le sang qui coule de toutes les blessures du Crucifié. La sainte communion lui apporte l'Hostie sacrée, le Pain de vie : nourriture fortifiante pour sa faiblesse, mais aussi ami fidèle et compagnon de sa vie, Jésus-Eucharistie est tout cela pour l'âme chrétienne.

Poussée par l'attrait du cœur, elle va souvent visiter le divin Solitaire qui réside dans nos tabernacles. Elle se chauffe à ce foyer divin allumé dans nos maisons. Ce commerce extérieur lui facilite les relations intimes : par la communion spirituelle qu'elle pratique alors, la présence de Dieu devient plus profonde et plus efficace.

Par les lectures pieuses, les avis spirituels, les avis du confesseur et du directeur, c'est toujours le Sauveur Jésus qui se manifeste à l'âme, qui lui révèle ses désirs.

*
*
*

Cependant la vie intérieure ne s'arrête pas à ces jouissances du cœur : elle tend à s'exprimer au dehors. Là où règne la charité, elle se montre agissante. Dès qu'elle n'agit point, elle cesse d'être la

charité. En vivant en nous, en nous faisant sentir sa présence, le Christ Jésus se propose de nous faire pratiquer la vertu.

L'épreuve de la piété dans les noviciats sera donc la fidélité aux actes qu'impose le devoir. L'obéissance aux règles, la mortification des tendances, le renoncement aux satisfactions personnelles, la délicatesse et la douceur dans les rapports avec le prochain, le support des défauts d'autrui : voilà les signes non équivoques de la sincérité de la vie intérieure. Tant qu'elle s'appuie sur ces bases solides, l'oraison élevée ne peut être sujette à aucune illusion.

Faut-il ajouter de combien de combats et d'efforts l'esprit intérieur est la récompense ? Il ne s'acquiert pas en un jour, mais par une longue mortification des sens et particulièrement de la curiosité. Par contre, il peut se dissiper en peu de temps. Comme un parfum précieux, il veut être conservé en vase clos.

Assez facile à conserver dans les années du noviciat, il ne se garde que par des efforts héroïques au milieu du tourbillon des affaires. Faudra-t-il, pour rester plus uni à Dieu, qu'un homme apostolique vive à l'écart, loin de tout bruit, au risque de manquer l'œuvre pour laquelle il est fait ? Non, mais il s'efforcera de renouveler chaque matin le sentiment de la présence de Dieu dans son cœur ; puis, durant le jour, il prendra de courts instants pour adorer l'hôte divin qui est en lui ; dans ses difficultés, il le consultera ; dans ses peines, il aura recours à lui ;

dans ses faiblesses, il l'invoquera. Saint Vincent de Paul avait, lui aussi, de nombreuses affaires : mais jamais il ne prenait aucune décision sans avoir d'abord consulté Dieu.

Ainsi s'établit, ainsi se conserve, ainsi se pratique la vie intérieure. Apprendre à la connaître et à la vivre, c'est une grande part du programme de la formation religieuse.

L'esprit apostolique.

Si le salut personnel était le dernier terme des vocations dont nous décrivons la culture, nous aurions tout dit. Pour le religieux enseveli dans un cloître, qui n'a point d'autre visée que de corriger les mauvais penchants de la nature, que d'établir dès ici-bas dans son âme la vie divine qui doit s'y épanouir durant l'éternité, la perfection personnelle est la plateforme élevée sur laquelle il se repose de ses fatigues. — Mais les vocations dont il s'agit ici sont des vocations d'apôtres : le religieux et le prêtre devenus parfaits chrétiens ne sont qu'à la moitié de la carrière : saints pour eux-mêmes, cela ne leur suffit pas ; leur vie est faite pour les autres. J'avoue que l'acquisition de la vertu personnelle est la partie la plus ardue de la montée : mais s'arrêter à ce degré serait trahir la mission reçue d'en haut.

C'est pourquoi les maîtres préposés à l'éducation de nos recrues apostoliques n'auront rien plus à cœur que d'allumer dans les âmes la flamme du zèle. Pourraient-ils, d'ailleurs, trouver un stimulant plus

efficace pour solliciter le courage des jeunes novices ? Jésus disait à son Père : « C'est pour elles, pour les âmes, que je me sanctifie. » Apprenez donc aux aspirants que vous formez, à penser et à parler comme le Maître. Je ne ferai qu'indiquer brièvement les moyens à prendre dans ce but.

Le premier consiste à rappeler souvent aux jeunes gens la fin réelle de leur vocation. Dites-leur qu'ils sont faits pour les âmes, qu'ils ont une grande mission sociale à remplir dans le monde, que Dieu compte sur eux et s'est fait une loi de ne sauver les hommes que par leur ministère. Dites aussi que les malheurs du temps présent sont pour une grande part le résultat de l'apathie ou de l'infidélité des ouvriers évangéliques, que le succès de nos travaux dépend de notre sainteté, que par conséquent nous ne saurions mettre trop de soin à l'œuvre capitale de notre préparation à l'apostolat. Oh ! que ces paroles dites d'un ton convaincu et d'une foi ferme pénètrent profondément les âmes ! Il y a tant de consolation à se sentir le germe de quelque chose de grand !

Un langage plus éloquent que cette parole, c'est le langage des faits. Dites que le monde est mauvais, que Dieu est offensé, que les âmes se damnent, que les petits sont écrasés : cela ne produira qu'un effet passager et superficiel. Ce qui entre par les yeux va plus avant et saisit l'âme plus vivement. Faites voir à vos jeunes gens ce qu'est le monde : ce spectacle lamentable les impressionnera douloureusement, et ils voudront le secourir. Saint Paul savait qu'Athènes

était adonnée à l'idolâtrie : mais, quand il marcha à travers les rues de la ville et coudoya les victimes de l'erreur et du vice, il fut pris de pitié, et, dit l'Écriture, « son esprit fut agité au dedans de lui-même ». Le grand secret d'exciter le zèle est de mettre les jeunes apôtres au contact du mal qu'ils doivent guérir. Non pas qu'il faille abandonner les novices et les séminaristes à la vie extérieure du monde : mais il y a une façon d'allier la vie solitaire et le contact du monde. Peut-on laisser tout ignorer à ceux dont la vie se prépare pour la société ? J'estime que toute commotion sociale doit ébranler les cœurs d'apôtres : à cette condition, ils comprendront leur siècle, l'aimeront et le sauveront. Élevez au désert ceux qui doivent vivre au désert. Mais ni les prêtres ni les religieux éducateurs ne doivent être des étrangers pour le monde. Les préoccupations du zèle ne sont pas une distraction, mais un aliment, pour la vie intérieure bien comprise.

Enfin, s'il m'était permis d'exprimer un souhait, je voudrais que, dès le temps de leur noviciat, les jeunes apôtres pussent s'exercer aux œuvres qu'ils feront plus tard. Que les maîtres d'école s'essayent à faire la classe, que les prêtres s'initient au catéchisme et à la prédication, que tous se forment à la pitié pour les miséreux, au soulagement des pauvres, au dévouement pour les abandonnés. Évidemment, l'application de ce désir très raisonnable reste subordonnée aux circonstances ; mais il faut mettre en principe que l'initiation aux œuvres de zèle est nécessaire dès le

temps de la formation cléricale et religieuse. A ceux qui ont l'attention attirée de ce côté, mille occasions se présenteront d'elles-mêmes.

Le savoir professionnel.

Dès les premiers pas qu'ils font dans leur ministère, le prêtre et le maître d'école ont besoin de l'expérience et de la sagesse que donne la pratique prolongée. Car les intérêts confiés à celui qui commence sa carrière ne sont pas moins graves que les intérêts confiés à celui qui a mûri dans le travail : de part et d'autre, ce sont des âmes à instruire et à diriger, et toutes les âmes se valent. C'est au maître des novices qu'il appartient de signaler les défauts à éviter, à communiquer les bonnes méthodes, à finir l'instruction des jeunes gens.

Dans chaque vocation, les fautes commises sont partout les mêmes, et elles peuvent être réduites à un petit nombre : il est donc aisé d'en faire la liste, de les analyser avec précision, d'en indiquer les remèdes efficaces. Pour employer un terme très moderne, je dirai qu'il faut *immuniser* les novices contre les atteintes du mal dont ils sont menacés.

Chaque vocation réalise aussi sa fin par des méthodes bien déterminées. Dire exactement aux jeunes gens le bien qu'ils doivent produire, leur apprendre les moyens que l'expérience a montrés les plus utiles, les exercer à les mettre en œuvre : c'est suppléer à leur inexpérience et rendre leur travail avantageux, en attendant qu'ils puissent faire appel à leur propre